

VIET NAM

DE LA GUERILLA RURALE A LA GUERILLA URBAINE

Les négociations sur le Vietnam se sont ouvertes dans Paris, paralysées par la grève et sillonnées par les manifestations. La lutte révolutionnaire des ouvriers et des étudiants français représente un puissant soutien objectif à la révolution vietnamienne. La révolution française aurait pu constituer un de ses « plusieurs autres » Vietnam que préconisait le « Che ». Réciproquement, la victoire des révolutionnaires vietnamiens renforce notre propre combat. Entre autre chose, elle démontre qu'un peuple en arme peut venir à bout d'une puissance disposant du plus formidable arsenal répressif de tous les temps. Cette victoire est aujourd'hui imminente...

LA PREMIERE OFFENSIVE

L'offensive du Têt avait été, on s'en rend mieux compte à présent, une coûteuse, certes, mais indispensable répétition générale. Au-delà de ses effets militaires immédiats (destruction d'une partie importante du potentiel militaire U.S. notamment dans l'aviation), elle avait permis aux F.A.L. des villes, renforcés d'éléments venus des campagnes, de passer à un stade supérieur de leur lutte : de l'escarmouche urbaine (attaque de commissariats, de bases aux roquettes) à la guerre de rue. Elle avait d'autre part révélé les points forts et les points faibles du dispositif de défense américain.

Elle accélèra par ailleurs la désagrégation de l'administration fantoche et, au pouvoir du Front dans les campagnes vint s'ajouter, à Hué, un double pouvoir régional, couronnement des doubles pouvoirs édictés à l'échelon local (usines, syndicats, police, impôts, enseignement, médecine étant depuis longtemps sous le contrôle du Front dans les villes).

Restait aux stratèges du F.N.L. à tirer les leçons de ces données politiques et militaires.

LA DEUXIEME OFFENSIVE

Commencée depuis plus d'un mois, l'offensive actuelle a largement dépassé en durée celle du Têt (seuls quelques centres tinrent alors trois semaines) et ne présente aucun signe d'essoufflement : partout la pression des F.A.L. se renforce. C'est, après le bouleversement de l'offensive du Têt, l'acquisition d'un nouvel équilibre stratégique qui signifie une mobilisation incomparablement plus élevée dans le camp américain.

Alors que l'offensive du Têt s'était concentrée sur les principaux centres urbains, on assiste maintenant à l'embrassement de l'ensemble du territoire : aux abords du 17^e parallèle Gio Linh et Camp Carroll sont encerclés et l'étau se resserre autour de Khe Sanh. Pour faire face à ces « concentrations encore jamais vues de troupes nord-vietnamiennes », Brighton Abrams est contraint de faire valser ses réserves des plateaux du centre à la plaine du Delta.

Mais c'est dans les villes que l'offensive se montre la plus payante.

LA GUERILLA URBAINE

La théorie en a souvent été faite. On savait que comme toute autre forme de lutte, elle nécessite un travail politique préalable car le soutien passif, voire souvent actif de la population, est indispensable. L'échec de l'expérience vénézuélienne en témoigne.

On savait déjà, depuis le ghetto de Varsovie, les terribles ravages que peut faire une guérilla urbaine pourtant dotée de peu de matériel (rares fusils, des cocktails molotov, moins d'une dizaine de bazoukas).

A Saigon, c'est d'importantes forces du Front (une division selon Hanoi au début 1967... Depuis...) appuyées par le soulèvement de toute une population, qui entrent en action. Autant dire qu'hormis son centre, Saigon est une ville militairement interdite aux Américains.

Incapables de comprendre le phénomène, ceux-ci voulurent faire intervenir leurs chars ; un bazouka camouflé immobilisa le premier de la colonne et un autre le dernier. En quelques instants une pluie de cocktails molotov tomba des toits pendant que les obus de mortier, tirés à 100 mètres du lieu, achevaient de réduire en cendres les blindés vite désertés par leurs occupants.

On savait que face à une guérilla urbaine bien constituée, l'intervention des blindés relevait du suicide. Varsovie l'avait prouvé avec un équipement artisanal. Saigon le consacra avec un équipement léger mais moderne.

De même, une vingtaine de tireurs d'élite avec A.K. 47 peut empêcher toute concentration de troupes, tout quadrillage. Il lui suffit de mener une guerre de toits avec communication dans les étages par trous creusés dans les cloisons moyennes des édifices, des caves... Tout déplacement de troupes est encore rendu plus difficile par l'usage de barricades de voitures s'enflammant à l'arrivée de l'ennemi, de rideaux de fumée (pneus, etc.), de nappes d'essence disséminées...

Face à cette guérilla urbaine, les Américains n'ont que deux solutions : soit opérer un quadrillage massif (qu'effectua Massu dans la casba d'Alger) ; mais Abrams ne dispose pas pour cela de réserves stratégiques suffisantes ; soit, comme à Varsovie ou Budapest, se retirer de la ville et l'écraser sous l'artillerie et l'aviation. C'est ce qui est fait à Saigon où pour la première fois les B-52 pilonnent la ville. « Une ville se suicide », écrit « Le Monde ». Non, on l'assassine !

(Il faut noter ici que l'impérialisme peut difficilement appliquer une telle tactique sur son propre territoire ce qui laisse ouvertes les possibilités de guérilla urbaine aux U.S.A.).

LE DOUBLE POUVOIR

Il est inutile d'insister sur la désintégration du gouvernement fantoche, miné de surcroît par les rivalités entre Thien et Ky et de l'armée de Saigon.

L'important est que les nouvelles structures « élargies », déjà mises en place à Hué, s'insèrent actuellement sur l'ensemble du territoire. Au double pouvoir à la base s'ajoute définitivement un double pouvoir administratif. Le gouvernement révolutionnaire est de fait en place.

L'examen de sa composition montre que le F.L.N. en garde la direction politique ; ceci est vital pour comprendre l'avenir des négociations :

En généralisant son offensive, le Front rappelle son existence autonome et que c'est à lui et à lui seul qu'il faudra s'adresser pour régler le problème du Sud.

En mettant en place ses structures élargies, il définit quel type de gouvernement de coalition il peut accepter.

En accentuant la pression sur les Américains, après avoir montré qu'ils peuvent la desserrer (Khe Sanh), les Vietnamiens font comprendre qu'ils sont, plus que jamais, en position de force sur le terrain et qu'ils n'entendent pas qu'on use des négociations pour modifier ce rapport. Au contraire, on accroissant sans cesse le déséquilibre en leur faveur, ils veulent améliorer leur position dans les pourparlers.

La défaite militaire américaine n'a pas besoin, comme le dit mécaniquement « Pékin Information », d'être totale pour que, désormais, sa défaite politique soit écrasante. Telle est la leçon de la guerre du Vietnam.

H. R.